

plein d'un tendre intérêt, pendant que la jeune fille murmurait aussi d'une voix émue :

—A demain !

Mais sa cousine n'eut pas plus tôt disparu qu'il s'écria avec amertume :

—Demain ! Oh ! non, jamais ! Adieu, adieu, Laure, vous que j'eusse tant aimée, vous qui allez appartenir à un autre, je ne vous verrai plus !

En même temps, il entra dans sa chambre : un domestique l'y attendait pour panser sa blessure et le déshabiller. Le premier de ces soins étant rempli,

—Vous pouvez aller vous coucher, dit-il à ce valet, j'ai une lettre à écrire et je me passerai fort bien de votre aide. Veuillez seulement prévenir votre camarade Jean, le cocher de mon oncle, afin qu'il entre dans ma chambre aussitôt qu'il sera levé. J'ai à lui parler.

Le domestique se retira en bâissant mille commentaires sur cette résolution bizarre de M. Charles de ne point se coucher à minuit et d'avoir un entretien particulier avec M. Jean, l'ancien cuirassier de la garde. Cette résolution cachait à roup sûr quelque nouveau méfait plus ou moins militaire. Lorsque le domestique fut parti, Charles se mit en effet à écrire, puis ayant plié et cacheté sa lettre, il se jeta tout habillé sur son lit, et, brisé par les émotions de la journée, il ne tarda pas à s'endormir. Vers cinq heures du matin, Jean, docile à l'invitation qu'il avait reçue, entra dans sa chambre et ne fut pas peu surpris de le trouver couché dans un tel accoutrement.

—Bonjour, mon lieutenant, lui dit-il, me voilà à vos ordres ; qu'est-ce que vous désirez de moi ?

—Mon cher Jean, répondit l'officier en se réveillant, il faut que vous me rendiez un grand service.

—Deux plutôt qu'un, monsieur Charles.

—C'est vous qui m'avez amené ici, il faut que vous m'aidiez à en sortir ce matin, sans que personne s'en doute.

—Rien de plus facile, monsieur Charles.

—Ce n'est pas tout ; il faut que vous me trouviez des chevaux et une voiture de poste, car dans l'état où je suis, je ne ferais pas un quart de lieue à pied.

—Fiez-vous à moi pour cela, monsieur Charles ; allez ! je comprends tout, quoique vous ne me disiez rien. Vous vous ennuyez ici, ce n'est pas votre genre ; puis, vous êtes obligé de vous contraindre sans cesse. Ne pas boire ! ne pas jurer ! ne pas.... Ah ! je vous plains bien, allez !

Et comme Charles faisait un geste d'impatience :

—Ne vous fâchez pas, ajouta-t-il, dans deux heures au plus je serai à la petite porte du parc avec une bonne chaise de poste ; vous pouvez compter sur moi. Vous avez encore le temps de dormir.

Et le vieux cuirassier sortit en toute hâte ; mais Charles ne se rendormit pas. Un peu avant le coup de sept heures Jean était de retour.

—La chaise de poste est là, dit-il, à la porte du parc.

—C'est bien, répondit Charles, vous êtes sûr que personne ne peut nous voir ?

—Ah bast ! on s'est couché tard, à ce qu'il paraît, et ils dorment tous dans le château comme de vrais sabots. Donnez-moi votre valise, mon lieutenant ; je vais ouvrir la marche.

—Vous ferez en sorte que, dans la matinée, cette lettre soit remise à ma tante.

—C'est comme si c'était fait. Dépêchons ! voilà qu'on se lève.

Charles descendit sur les pas de son guide, et tous deux atteignirent bientôt le mur d'enceinte du parc sans avoir rencontré sur leur chemin âme qui vive. Après avoir cotoyé ce mur pendant quelques instants, ils arrivèrent à la petite porte, que Jean ouvrit avec précaution et franchit le premier. Avant de le suivre, le jeune officier, plein d'une émotion profonde, se retourna afin de saluer d'un dernier regard ce manoir, tombeau de toutes ses espérances, dont on apercevait quelques fenêtres à travers une éclaircie des arbres. L'une de ces fenêtres était justement celle de la chambre à coucher de Laure, et elle était ouverte, sans doute afin de laisser pénétrer l'air frais et pur du matin. On voyait à l'intérieur les rideaux blancs soigneusement baissés s'agiter par intervalles sous le souffle de cette brise légère qui s'éveille souvent aux premiers rayons du soleil. Charles resta un instant les yeux fixés sur cette fenêtre, comme attiré vers elle par une vertu magnétique ; puis, comprimant avec peine au fond de sa poitrine un profond soupir, il s'arracha brusquement de cette place et s'élança sur les pas de son guide.

VIII.

LA COURSE AU CLOCHER.

Avant de suivre plus loin Charles de Saint-Romain dans sa fuite, il est nécessaire de remonter en arrière de quelques heures et de se reporter au moment où, après leur partie de boston, les habitants du château s'étaient retirés dans leurs chambres respectives. Pendant que